



Aucunement intentionnel, ce petit livre s'est formé tout seul, en Amarge des jours, au fil des travaux et des lectures, au gré des conversations et de l'humeur. C'est la seule justification de ces *Iles sans océan* où se mêlent arguments et idées éparses, où persistent le désir de tout dire et son impossibilité, sachant que ces notes, observations, réflexions et remembrances, épinglées dans un cahier comme des papillons, pas plus qu'elles ne constituent une totalité d'elles-mêmes au moins peuvent permettre de tracer une sorte de portrait en creux offrant l'image d'un paysage intérieur avec ses préférences, ses détestations, ses fixations voire ses obsessions. Comme l'écrivait Jean Grenier, « Le portrait que l'on fait involontairement de soi est le plus ressemblant. (...) C'est l'itinéraire d'un aveugle ; c'est une mosaïque dont le dessin n'apparaît qu'au recul¹. »

On s'arrêtera un instant sur la forme choisie - pièces brèves, fragments mêlant les notes aux réflexions, les souvenirs aux citations — ce tout kaléidoscopique s'efforçant de livrer un témoignage sur le train du monde tel qu'il est, tel qu'il va avec la modernité, ses fausses vertus et faux-débats, ses « guerres justes » et ses nombreux « crimes de paix ». Bref, une approche circonstancielle de la vie concrète à travers ses formes nouvelles, ses espaces intermédiaires, ses rythmes.

1. *Lexique*, illustrations d'Étienne Hajdu, collection « Explorations », Fata Morgana, 1982.



Je justifierai le *moindre* rhétorique qu'est l'écriture courte par un scrupule, une gêne, une impossibilité peut-être vis à vis des limites trop étroites de la page et du volume imprimé, de l'ordre qu'ils imposent. Entre la tradition du journal philosophique illustrée par la littérature depuis le XVI^e et l'« autofiction » si dénigrée aujourd'hui pour ses dérives nombrilistes que reste-t-il ? Pour ceux auxquels la forme de leur esprit, de leur réflexion ou de leur rêverie a toujours rendu difficile de s'accommoder de la linéarité du sens, certains auteurs ont apporté des solutions, souvent avec de remarquables résultats littéraires dont on peut s'inspirer - je pense à Laurence Sterne et à sa passion pour la digression, son goût des ruptures.

Mais peut-être ne s'agit-il en définitive que d'une inhabileté à conduire ces textes vers une « composition » ? Une incapacité de l'auteur à structurer un ensemble ? Alors la justification gidienne du récit « à sauts et à gambades » comme disait Montaigne, « parce que l'incohérence est préférable à l'ordre qui déforme », serait une aubaine autant qu'un alibi...

Quant à la mélancolie qui ombre ces *Iles* solitaires, j'avancerai que la vérité du sentiment n'est pas le mouvement ni l'action, mais la perte, la séparation, l'absence, la solitude, sentiments plus anciens et presque plus purs en nous que la beauté. Cette tonalité émotive procède selon moi, comme l'intemporelle « saudade » brésilo-lusitanienne, d'une forme de résistance érigée contre les violences faites à la raison et à la sensibilité à mesure que la sujétion humaine, imposée ou subie, paraît plus lourde, plus unanime. Je la voudrais aussi légère, désinvolte et « douée » que celle de Coelio dans *Les Caprices de Marianne* à qui Octave demande (Acte I, scène 1) : « Comment se porte, mon bon Monsieur, cette gracieuse mélancolie ? »



Ils clouent sur la croix ta fierté, et il te faut encore leur trouver
les clous.

Tout le monde a eu dans sa vie l'expérience concrète, palpable d'une expérience émotive inattendue dont l'ampleur, la radicalité ne cesse de vibrer à travers ses pas et gestes les plus actuels. On doit s'en arranger, et l'évoquer est difficile puisque l'on qualifie ce qu'on a ressenti et non ce qui est vraiment venu au-devant de vous, se trouve là, s'est saisi d'un bout de vous-même. Si l'on tente un éclaircissement, les mots traduisent une infinie maladresse et deviennent immanquablement une pauvre caricature. Le sujet, comme dit Stendhal, surpasse le disant. Et pourtant le fait est là, irrémédiable, sans explication, comme l'amour dans sa soudaine évidence apparaît et transfigure une vie. L'expérience de la beauté, toujours violente, est de cet ordre. Privilège dont l'ombre portée pèse. Dont on n'est pas sûr de se remettre tout à fait, ni même que cela soit possible. Comme l'a écrit Wittgenstein – dans un tout autre propos certes – il faut voir là le résultat de la lutte avec le langage : ce qui se reflète dans la langue, celle-ci ne peut le figurer ou, selon sa célèbre formule : « Ce qui peut être montré ne peut être dit ». La conséquence métaphysique de cela – et qui n'est pas des moindres – est que le fait de se heurter aux limites de la langue engendre l'illusion d'une transcendance. Il y a un haut mur, parfois quelque fenêtre, et le rêve d'un silence élogieux...



Nous sommes les nouveaux muets, nous secouons le hochet ébréché de la langue. Seuls les aveugles se retournent.

Pour ne pas subir l'esclavage de ces « inguérissables fils de fils », il te faudra dire non. Là n'est pas la difficulté. Elle est dans le choix du moment juste. Choix sacrificateur, à la pointe de l'évènement. Trop tôt : tu te priveras d'une connaissance trouble mais utile. Trop tard : tu seras empoissé dans la bonté assoupissante des choses.

« Depuis l'invention de la valise à roulettes, les hommes ne servent plus à rien¹... »

Propriété personnelle : la zone vague où se meut ton centre. Inconnue aux autres parce que chacun ignore consciemment son prochain. Là tu te resserres dans une fourrure de chat. Là tu es *possiblement* toi-même.

Lumière d'août à midi : le blanc sature le blanc. La certitude brille, l'ombre de la plainte s'efface. Feux pénultièmes, la saison a un haut-le-cœur.

En rentrant de voyage, je découvre que l'église de notre quartier a été définitivement restaurée. Après trois années de travaux de ravalement et réparations de toiture, elle a, enfin, perdu ses échafaudages et arbore fièrement son granit propre et une flèche en haut de laquelle brille une croix redorée... Mais l'horloge marque désespérément 11h 05 (heure de son entrée dans l'éternité du patrimoine ?) et les cloches sont plus muettes que jamais. Bref, ce n'est pas ou plus une église, c'est un monument inscrit à l'inventaire des « Monuments classés historiques » ! Elle me fait penser à ces

1. Raphaël Enthoven, France Culture, émission *Les nouveaux chemins de la connaissance*.



femmes croisées au Brésil, liftées, botoxées, *recauchutadas* (sic) et qui vous présentent un visage sans âge, sans expression, « lissé » aux normes de la « plasturgie humaine ». Âmes molles et prothèses d'époque...

Dans les statues équestres, c'est toujours le cheval que j'admire.

Lu dans la presse informatique : « Le garage, situé à Palo Alto en Californie, dans lequel Bill Hewlett et Dave Packard ont créé entre 1938 et 1940 leur célèbre entreprise HP, va devenir un monument national des États-Unis. Le garage et la maison attenante sont ainsi inscrits sur le registre national des lieux historiques. »

Chez Beckett un bel exemple d'humour noir qui pourrait être du Shakespeare : « On va pouvoir m'enterrer, on ne me verra plus à la surface². » (*Malone meurt*).

« Ah! ces Grecs, comme ils savaient vivre ! Cela demande la résolution de rester bravement à la surface, de s'en tenir à la draperie, à l'épiderme, d'adorer l'apparence et de croire à la forme, aux sons, aux mots, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels... par profondeur ! » Nietzsche, Avant-propos de la deuxième édition du *Gai Savoir*, 1886.

Quelques (vraies/fausses) pensées « profondes » sur la profondeur et la surface :

« Qui le plus profond a pensé, aime le plus vivant ». Hölderlin

« Le plus profond c'est la peau. » Lewis Carroll

« Il y a le réel et l'irréel. Au-delà du réel et de l'irréel, il y a le profond. » Montherlant

2. « Je me sens à l'abri dans vos ruines. » : mot que Beckett télégraphia à Cioran lorsque parut *Le mauvais démiurge*.



« On reconnaît une pensée profonde à ce que sa négation est aussi une pensée profonde. » Niels Bohr

« Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau. » Paul Valéry

« Le profond, vu avec profondeur, est surface. » A. Porchia

« La profondeur ne nous touche qu'à travers la surface. » Louis Jovet

« La profondeur est le luxe de la clarté. » Roger Judrin

« La philosophie sert d'antidote à la tristesse. Et beaucoup croit encore à la profondeur de la philosophie. » E. M. Cioran

« Né et élevé en France. Abattu en France ». Les petites étiquettes des rayons boucherie des supermarchés résument on ne peut mieux ce qu'est une vie. Naître, vieillir, mourir. Une vie. Une vie simple, en effet.

Ils se regardent à travers leurs cils et se jettent mutuellement des milliers de bouteilles à la mer.

Per vias tortas. Ce n'est pas parce qu'il est tordu qu'un pin ou un cerisier (symboles de persévérance et de longévité au Japon) n'est pas en équilibre ; cet équilibre est parfait et sa forme est souvent belle. Rien de plus trivial que la droiture de l'if ou du peuplier, bêtes comme un point d'exclamation au bout d'une évidence.

Parlant des tortues des Galápagos qui ne contournent aucun obstacle et restent plantées contre lui, Melville a écrit cette étrange commentaire : « [Les tortues] ne dévient pas de leur route inflexible, et leur malédiction suprême réside dans cet harassant besoin de rectitude qui les habite dans un monde jonché d'obstacles. »

À force de rester seul dans son cerveau, il perd la tête.



Nous avons fait le tour de l'Écosse sous le bleu inespéré d'un ciel d'été caniculaire lorsque sortant des lunettes pour lire l'horaire du train de retour, elle m'avoua que myope elle n'avait rien vu.

De quand date le dernier de tes jours heureux ? A C., il y eut les dernières fraises de ma vie. C'était l'été 2001. C'est une chose nouvelle en ce début de siècle que de dire : les *dernières* fraises, les dernières vraies, les dernières pas empoisonnées, pas « mûries » au fond d'une chambre froide. Une forme nouvelle de souvenirs, de souvenirs « terminaux » est ainsi née ; celui-ci, pour moi, est lié à C., et sans ces fraises au parfum boisé le souvenir de cette ville serait aujourd'hui beaucoup moins vif.

Souvenirs de condamnés à vie du Peau-Rouge de service : « Nous avons vécu ici de temps immémorial et tout y était délicieux et frais... »



Parfois, lorsque je pianote sur mon clavier, voyageant dans le virtuel, ma main a des fringales de scribe sédentaire. Quelque chose d'informulé l'appelle à cela : elle désire *écrire*. Et avec un instrument des plus simples, des plus rustiques, des plus primitifs : un crayon de bois. À cause des admirables traces de charbon qui, là sur la feuille, se maintiennent mieux qu'ailleurs — tremblantes graphies qui parlent aux cœurs des hommes.



X — que d'aucuns estiment « arrivé » grâce au velouté de l'échine et de grandes capacités de *genuflexibilité* — en combien d'autres sociétés, époques aurait-il été considéré comme un *minus habens*, un raté ? Cette réflexion, éventuellement suivie d'un exercice de mentalisation, et appliquée à de nombreuses réputations établies, peut guérir de beaucoup de rapacités injustifiées.

Dans le clair-obscur qui t'entourne, choisit la part de l'ombre. Si tu as eu la faiblesse de t'exposer, sois tranquille, ils ne te voient pas.



Pensées : décharges d'humeurs (*dixit* Henri Michaux). Honorons les atrabilaires !

Un proverbe japonais dit qu'il faut se laver les yeux après chaque regard. Parfois après avoir lu, vu ou entendu ce que ce bas monde nous impose, j'ai envie de me purifier.

« On fait aller... », « L'espoir fait vivre... ». Vaste illusion collective engendrée par un poison mental : l'espérance. L'impression d'avenir est le produit psychique du battement mécanique de nos organes vitaux : cœur, poumons qui soutiennent notre continuité, à mesure, un temps après l'autre, vaillamment. Une paresse d'exister et de sentir, une fuite de l'instant nous portent ainsi à désirer ce qui n'est pas là et repousser ce qui est là. Toujours ce gauchissement qui nous pousse à comparer ce qui est à ce qui devrait être. *Ecce malus, ecce homo*.

« Ainsi nous ne vivons jamais mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais³. » Pascal.

Une des phrases les plus terribles du *Journal* de Kafka : « Je vis en ce monde comme si j'étais absolument sûr d'une deuxième vie, un peu comme je me suis consolé de mon séjour manqué à Paris, par exemple, en pensant que j'essaierai d'y retourner bientôt. » Combien qui, l'esprit traversé par l'évidence qu'ils ne reviendraient *jamais* à « Paris », ne l'ont pas supporté et en sont mort ?

Les fruits défendus mûrissent-ils ou pourrissent-ils ?

L'écrivain qui avait annoncé la faillite de la réalité et la montée en

3. *Pensées*, 1670, fragment 172 dans l'édition L. Brunschvicg.



puissance du simulacre et du virtuel s'était retrouvé satellisé dans le monde spéculaire qu'il avait lui-même contribué à accréditer ; cosmonaute fantôme dans un espace hors de l'espace, passant et repassant sur la même orbite – il adresse interminablement un dernier message que personne ne comprend plus.

Les Cassandre sont des pessimistes qui *espèrent* la catastrophe. Le réel, parfois, les prend au mot.

Dans son *Journal* Kafka rapporte que lorsqu'il lisait *La Métamorphose* à Max Brod (son exécuteur testamentaire) et à ses amis, tout le monde trouvait ça hilarant et même lui était mort de rire. Dans une conférence donnée à la B.N.F., George Steiner mentionne placidement que ce texte contient le mot des camps de la mort : la « vermine ». . . Selon lui les œuvres qui incarnent l'ultime équivalence entre le tragique et le comique sont rares, mais elles constituent les sommets de l'humanité.

Le troisième homme. À méditer la réponse de l'écrivain Peter Handke, vilipendé par toute la presse européenne pour avoir affirmé « être non pas pour, mais toujours avec les Serbes, et avec la Serbie, même s'il ne s'agit en aucun cas d'insulter un autre peuple » : « Je suis seul et, quand on vit seul, on a tendance à se sentir coupable (c'est la tendance Kafka) ou magnifique. Ce sont les deux dangers. Je ne suis ni coupable ni un héros. Je suis le troisième homme. »

Au château de Kafka (Hans-Christoph Buch), *J'irai faire Kafka sur vos tombes* (bande dessinée, Michel Chevron, Vincent Vanoli), *Kafka sur le rivage* (Haruki Murakami), *La cuisse de Kafka* (M. Mailat), *La fille de Kafka* (nouvelles, Giselda Leirner), *La fuite de Kafka* (nouvelles, Johannes Urzidil), *Un livre de Kafka à la main* (Denise Desautels), *La canne de Kafka* (Henri Zerdoun).